



Lettre d'information n° 81 du 18 novembre p2/2

www.laramonda.com

22 La sauvagine

Extrait provisoire de «Arbres, plantes et hommes de la Sierra de Guara», Charles Mérigot (à paraître un jour)

Avant que l'instauration d'un parc naturel ne vienne changer les règles, tout ce qui se trouvait au dessus du village était un désert communal où chacun se servait de ce qui lui paraissait utile, bon ou agréable. La limite était fixée par ce que l'on pouvait ramener soi-même : pour y accéder il n'y avait ni routes ni chemins, juste quelques sentes vite brouillées par les bêtes : les moutons et les chèvres la journée, les sangliers, les blaireaux, les lapins et les renards, la nuit. J'emprunte à Giono ou à Bosco, ce beau mot pour parler des êtres de ces lieux : la sauvagine. Tout ce peuple de bêtes que l'on voit rarement mais qui vit là, caché entre les buis, les cades, les sables, les touffes de romarin, les chênes kermès. On ne la voit pas la sauvagine mais elle est là. Ceux qui la connaissent le mieux, ceux qui la guettent, planent là-haut, très haut dans le ciel : l'aigle, le faucon, le vautour, le percnoptère. Ils l'épient. Et l'homme balourd ou le randonneur pressé, marche, grimpe, ascensionne et ne voit rien sauf par hasard : un vacarme sous les feuilles du fourré dru de chênes kermès, c'est un vieux sanglier devenu sourd qui s'apeure à notre arrivée incongrue et se faufile bruyamment ; un éclair roux sur le chemin, c'est un renard surpris qui un instant me regarde comme l'apparition du Mal, une tête de belette au-dessus d'un muret, un gros lézard jaune-vert qui abandonne prestement sa sieste au soleil. Il faut que le regard se forme, il faut apprendre à lire les traces, les empreintes, les laissées. Je n'y parviens qu'à peine. A quelques mètres de la fontaine du village, derrière un petit muret, un trou boueux encore un peu humide. Le dessin des sabots des sangliers bien marqué il y a quelques heures et, contre les jeunes chênes, la terre collée jusqu'à un mètre, enseigne où ils se sont frottés. Étaient-ce eux, cette nuit, qui descendaient par la rue du village en direction des champs de la vallée ? Étaient-ce eux, à la recherche d'escargots, qui ont soulevé chaque lause posée au bas du mur pour une réparation du toit ?



Tout ce monde invisible vit dans ce désert, se nourrit et de quelles plantes ! Il a fallu quelques années à l'homme des villes que je suis pour se créer une géographie gastronomique, une carte des simples, un menu pédestre. Juste après avoir quitté le village, à quelques mètres des dernières aires de dépiquage du blé, débute le domaine des plantes de sécheresse : c'est là que je vais cueillir la sarriette, le thym, le romarin, la lavande et le serpolet un peu plus haut. De toutes ces herbes, c'est la sarriette qui a ma préférence : un soulier trop lourd qui l'écrase et l'air où s'échappent les nuages gras des effluves embaume. Étoile verte, bien dressée, aux symétries mathématiques, elle est la reine entre les pierres. Le bleu délicat, suave, de la fleur du romarin attire abeilles et papillons. C'est là qu'il faut venir le photographe. Le thym, ce petit bonsaï d'Europe, s'agrippe à la pente et celui qui veut en transporter un pied, découvre une racine longue, longue, contournant la roche à la recherche de toutes les parcelles de terre meuble. Non, ce n'est pas un bonsaï, il a trop de racines. C'est ici que je vais chercher la santoline. En bouquets jaunes, elle parfumerait le linge des armoires et chasserait les insectes hors de la maison. Plus bas, dans la vallée, à l'ombre du chemin pousse l'origan, humble merveille de plus. Vers la chapelle de la Trinité, plus en aval, les baies de genévrier motivent une autre promenade. La nigelle est au bord des champs de blé comme le coquelicot et ses pétales égayant la salade, et ses graines pour le pain. Et sur les bords des pistes et des maisons en ruines, les fleurs de chardons, - qu'il faut prendre avec des gants -, me donneront une tapenade laborieuse mélangée à de l'ail faute d'alliaire en la saison.

Pepe, mon voisin, m'a transmis une part de ses secrets. Le vendredi en fin d'après-midi, il arrivait de son travail en ville. De ma fenêtre, je le voyais ouvrir sa porte : il avait le teint gris, il paraissait voûté, fatigué. Il pénétrait dans la maison d'un pas lourd. Je l'entendais fureter. Au bout de quelques instants, il se mettait à siffloter une «jota», le signal qu'il était prêt à sortir, transformé. Il avait revêtu un vieux pantalon de toile, posé une casquette sur sa tête, et portait en bandoulière son antique musette de toile. Il n'était plus le même, on aurait dit qu'avec son sac de la ville, il avait également déposé au moins dix ans de routine harassante, dix ans de vieillesse. Il souriait sur le pas de sa porte et se dirigeait, son pas devenu léger, à grandes enjambées, vers la sauvagine qui l'attendait. Quelques heures plus tard, deux, trois, selon la clarté du jour, il revenait, la musette gonflée. Il s'asseyait sur le banc de pierre à l'ombre devant sa maison, et il triait les trésors ramenés de la montagne. Il m'a fait connaître le « té de roca » (le thé des rochers), à la tige poisseuse, aux petites fleurs jaunes en étoile, qu'il cueillait là haut et le thé de Guara, qu'il appréciait davantage. Il m'a révélé bien des lieux de ma carte culinaire. Je descendais m'asseoir à ses côtés et il parlait de là-haut, des trous d'eaux cachés, dans le lapiaz, les « lacos », où l'on s'abreuve faute de mieux, du puits à neige où jadis on allait chercher la glace pour les malades. Et plus rarement, avec une colère retenue, de son enfance de petit berger méprisé.

Les riches et les randonneurs pressés peuvent-ils apprécier aussi bien que les pauvres, les secrets des simples ?

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.